

Ce n'est pas par esprit macabre ou morbide, ni parce que je prétends à la thanatologie, que je me suis intéressé à la mort. C'est à titre d'homme, simplement, intéressé par tout ce qui le touche de près, par ces étapes ou événements qui graduent culturellement la vie des individus comme des collectivités. Aborder en quelques pages une question aussi vaste et déjà décrite de mille façons que la mort, et d'un angle aussi général que ce que j'appellerai, sans affiliation à quel qu'école, l'anthropologie culturelle, et cela avec des outils aussi frustrés et indigènes que l'animation culturelle et "l'équitation philosophique", ne peut se faire que sans prétention.

Le droit de VIVRE sa mort

C'est dans la poursuite d'une démarche amorcée il y a presque 2 ans, dont témoignait un premier article portant sur la religion dans le premier numéro de la revue, c'est dans la même foulée, du même point de vue, que j'appelle faute d'autre mot, anthropologie culturelle, que j'ai voulu "toucher" la mort. J'aurai tenté moins de cerner les contours philosophiques ou de faire l'énumération érudite des "façons de mourir" qui traversent les différents âges ou cultures de l'humanité — que d'identifier ce vide culturel qui entoure cet événement pourtant très humain, très commun en même temps qu'essentiel qu'est la mort. Ce vide culturel n'est d'ailleurs pas le propre de la mort, ce sont tous ces événements qui faisaient le tissu palpable et liant des cultures antérieures, à travers diverses manifestations (naissance, mariage, intégration à l'école, au travail) qui sont actuellement vides de leur contenu... dissous dans le marché de l'idéologie-pacotille. La crise n'épargne pas plus les valeurs morales que celles de la bourse (des petites gens).

Identifier le vide culturel causé par la désarticulation de la religion, la décomposition du mode de vie et des valeurs dominantes, qui collent de moins en moins aux moyens réels de vie qu'ont les gens, c'est une manière de contribuer à cette recherche collective pour une nouvelle morale, une nouvelle culture, qui traverse les débats, expériences et luttes de plusieurs mouvements, de celui des femmes à celui des nations opprimées, en passant par le mouvement des handicapés, le mouvement socialiste, et celui, s'il vit encore, de la contre-culture.

La mort-tabou

Comme tous les tabous, la mort fait beaucoup parler d'elle — mais à la différence des tabous sexuels qui persistent malgré une certaine libéralisation des mœurs et l'existence d'une lucrative pornographie et "culture érotique", je n'ai pas encore vue de revues "nécrographiques" à la tabagie du coin — ni entendu parler de centres funéraires qui pousseraient le renouveau jusqu'à rendre la mort intéressante.



Alors que, d'un point de vue biologique, la mort des individus demeure le principal moyen de survie, d'adaptation, de développement des espèces, et que du point de vue social, l'individu-inscrit-dans-le-mouvement est beaucoup plus que ses dix doigts, sa peau, son cul... On ne peut qu'imaginer quelle serait l'approche de la mort dans un monde où les individus ne sont pas coupés et opposés aux collectivités auxquelles ils appartiennent: les individus étant moins nourris à l'illusion de leur irréductible originalité qu'au sentiment de ce qu'ils partagent avec la matière les entourant, avec les collectivités qu'ils contribuent à façonner, la mort perdrait alors son caractère de fin du monde, la conscience individuelle s'étant tout le long de sa vie mêlée, ancrée aux mouvements qui continueront de porter, après elle, ses désirs... De ce point de vue, quelques pages de Jean Baby, dans "Un monde meilleur", aux éditions François Maspéro, sont à lire.

C'est vrai qu'on vit sa sexualité plus longtemps et plus de fois qu'on ne meurt! Mais j'ai pu mesurer à plusieurs reprises la "vivacité" des tabous entourant la mort par l'écarquillement des yeux de ceux à qui je disais, tout bonnement, que je travaillais sur la mort: c'était presque à tout coup un certain mouvement de recul, suivi d'une moue d'incompréhension.

Non seulement la mort est-elle refoulée comme préoccupation ou questionnement, mais elle est vécue, si je puis dire, à reculs: on voudrait bien ne jamais y penser, ne jamais avoir à y faire face, comme si d'y penser rapprochait l'échéance, risquait de nous y faire tomber! Là encore, l'opposition avec le tabou sexuel est éloquent: car si la sexualité est déformée, mal exprimée et vécue "toute croche", avec pour cause et conséquence les tabous sexuels qui l'entourent, cette déformation et ce refoulement s'accompagnent de toute une vie imaginaire qui semble compenser ou vivre en rêves ce qui est refoulé. C'est d'ailleurs à cette vie imaginaire, ce désir refoulé, que s'abreuvent les marchands de l'érotisme, comme la plupart des méthodes de marketing.

Faut croire que le tabou sur la mort ne refoule pas grand désir, puisqu'il n'a pas encore été exploité pour vendre la camelote du système!

Non, ce qui est refoulé autour et dans la mort, ce n'est pas le désir, c'est la crainte, l'horreur même, dit Edgar Morin dans cette épopée philosophique, anthropologique et scientifique que constitue son livre "L'homme et la mort" (1). Une épopée qui prétendait à l'éternité, au moment où elle fut écrite (1950), bien que vingt ans plus tard il devra en reviser les principales con-

clusions, pour reconnaître que l'enthousiasme des développements fougues de la science et la technologie des années 50 qui permettaient d'entrevoir "à portée de vie" la victoire de la Science sur la mort, cet enthousiasme s'est dissipé, à mesure que les retombées de cette Science s'avéraient moins heureuses que radioactives, défoliantes ou appauvrissantes.

Cette horreur de la mort, refoulée par les tabous entourant la mort, se serait accrue, d'après Morin, au cours de l'histoire avec le développement de la conscience individuelle, avec le développement de l'individualité. Affirmant son désir de vivre, de façon de plus en plus autonome, ou plutôt auto-centrée, l'individu d'aujourd'hui repousserait avec d'autant plus de frayeur l'échéance de la mort, qu'il n'y voit, ne peut y voir aujourd'hui que la fin de son individualité, point. (2)

S'il est difficile de mesurer ou comparer l'horreur de l'homme primitif devant la perte de son frère de sang ou devant le danger de mort imminente, et celle que peut ressentir l'homme d'aujourd'hui, on peut convenir plus facilement de la place plus grande de la "vie de l'au-delà" et de la vie des morts, parmi les vivants dans les cultures dites primitives. Que ce soit pour consulter les morts aux moments importants de la vie collective ou pour célébrer la mort de l'un d'entre eux, les cultures primitives, et on pourrait peut-être généraliser à toutes les cultures non-occidentales, manifestent une acceptation ou intégration plus grande des morts à leur vie: les insipides "paroles de réconfort" traditionnelles de nos salons funéraires, tout comme les silencieux et tout

aussi insipides cortèges funèbres offerts aux "grands hommes", n'ont plus rien à voir avec les manifestations collectives, les fêtes, les trances et moments décisifs que constituent les cérémonies funéraires primitives, décrites par plusieurs anthropologues, dont Jean Ziegler dans une véritable ode à la vie (Les vivants et la mort (3)) écrite au contact des tribus de la diaspora africaine au Brésil. Cette ode se double d'une critique sans compromis de la thanatocratie, de ces voleurs de mort d'aujourd'hui qui vivent de notre horreur refoulée — qu'ils soient médecins ou pompistes funèbres.

Morts à vendre... à acheter

D'un côté il y a le tabou de la mort, de l'autre y'a son commerce. D'abord le commerce et l'administration légale et habituelle des morts (hôpitaux, cercueils et cimetières). Mais aussi l'administration illégale ou illicite des morts — que ce soit le meurtre éguisé du pauvre, parce qu'il ne peut payer l'hémodialyse régulière que nécessiterait son état, ou le crime plus violent et crapuleux de "L'assassin de la 39ième rue"... ou encore ces milliers de crimes, et de morts de Salvador ou du Vietnam car on sait que plus la mort s'éloigne, plus ça en prend pour égratigner la carapace de la conscience sur-individualisée d'aujourd'hui-ici.

Si la mort n'était pas vécue "de reculs", on verrait peut-être à la place de ce qui est caché par les tabous et le silence sur la mort, ce qu'Elizabeth Kubler-Ross (4) et d'autres s'acharnent à découvrir et développer depuis des années: à côté et en dessous du commerce de la mort, et du fard-clinquant des pratiques funéraires d'aujourd'hui, il y a ce qu'elle appelle une "étape de la croissance" à vivre, ce que j'appellerais moins précisément, une des façons de mourir plus "satisfaisantes" ou moins horribles et révoltantes que celles d'aujourd'hui-ici.

A commencer par cette transformation bien légitime qui consisterait à permettre à chacun de mourir le plus vieux possible! Quand on évalue à 5, 10 ou 15 ans l'espérance de vie supérieure du cadre sur l'ouvrier, et que ça saute à 30 ou 40 ans, si on compare le cadre d'ici au paysan de "là-bas", ou d'en-bas!, on se rappelle qu'il n'y a pas que la guerre qui oppose de façon mortelle blocs, nations et classes; il y a le travail qui tue à petit feu, la faim qui brûle l'autre bout de la mèche, les maladies qu'on traîne, qu'on accumule avec l'âge, faute de moyens, de temps ou d'énergie pour les guérir.

Les thanatocrates vivent directement de la mort, et de la peur de la mort qu'ont les gens. Mais beaucoup d'autres ont vécu grâce à l'usure et au rapetissement, plutôt que l'épanouissement de la vie de ces mêmes "petites" gens. S'il est possible et essentiel de s'opposer immédiatement à l'usure et au rapetissement de nos vies, nous continuerons cependant de mourir (pour un temps) et de lutter contre la mort avec la dernière énergie! Dans ces moments, sans



BRÈVE DES COMMUNIARDS

doute, le commerce avec les thanatocrates prend le pas sur la lutte contre eux: c'est justement ce qui fait leur force, d'avoir notre vie entre leurs mains. Mais le droit de mourir "dignement" — avec les siens, consciemment, plutôt qu'entre les mains et les tubes d'une machine à soins/sous, ce droit fait son chemin, mène sa lutte comme ceux de vieillir dignement, d'enfanter dignement... qui sont aussi des droits à défendre, à reprendre des mains de nos marabouts à médailles des professionnels universitaires qu'ils portent la soutane blanche ou noire.

Réapprivoiser la mort??

Pour vivre plus longtemps, il faut repousser, débusquer la mort de tous ses retranchements. En ce sens la lutte contre la mort, contre ce qui use et tue le travailleur, ce qui fauche dans la fleur de l'âge le jeune africain ou sud-américain... cette lutte est partie intégrante de la lutte pour la survie, donnée première pour qu'il puisse ensuite être question de qualité de vie... et de mort.

Mais à lutter contre la mort, aveuglément, frénétiquement, on finit par gâcher sa vie! C'est au nom de l'efficacité de la lutte contre la mort que les hôpitaux ont été stérilisés, les visites comptabilisées, les jours et actes comptés. Les "unités de soins palliatifs" qui existent dans certains hôpitaux, dont Royal Victoria et Notre-Dame à Montréal, inspirés pour une part des travaux de Kubler-Ross en même temps que d'une simple réponse aux besoins des mourants, ces unités expérimentales, exceptionnelles, sont une enclave dans le fonctionnement du système hospitalier: pour une période, la dernière, la thérapie se mettra à l'écoute du patient, celui-ci redevenant un homme, une femme, plutôt qu'un rein, un cancer, un cas de plaie de lit ou d'incontinence.

Je ne voudrais pas être trop sévère envers les travailleurs qui accompagnent et entourent les mourants dans leur dernier passage dans nos institutions. Plusieurs tentent de pallier par leur dévouement aux incohérences et à la déshumanisation du système. Et puis, ceux qui organisent le travail, la formation et dominant tant dans les relations de travail que dans les rapports sociaux en général dans notre société, ce ne sont pas les infirmières et préposés!!

Ce que les travaux de Kubler-Ross démontrent, c'est qu'il est possible et nécessaire de transformer les conditions actuelles du mourir, comme de l'aide aux mourants. Et cette transformation implique la famille, les travailleurs comme le mourant lui-même. Cependant les expériences de la mort rapportées par Kubler-Ross ont toutes un petit quelque chose d'exceptionnel, soit chez le mourant ou chez ceux qui l'entourent: que ce soit cette Amérindienne qui fait revenir de très loin, quinze jours d'avance, ses enfants, pour présider elle-même la dernière séance de prière, quelques heures avant sa mort; ou cette mère, qui accompagne dans son carnet personnel son fils qui lutte tendit plus de 7 ans contre la mort... ou encore cette femme qui nouera pour la première fois, en 59 ans de vie, une amitié sincère, à quelques semaines de sa mort... ou enfin cette infirmière anonyme, devenue patiente terminale, qui se rappelle à quel point elle agissait comme celles qui l'entourent, et à quel point elle aurait dû agir autrement...

La question qu'on peut se poser c'est comment le vieillard seul, sans famille, le patient gêné, renfrogné, le travailleur à bout de nerfs pourraient, actuellement, vivre cette intense communication décrite par K.R. comme la dernière étape de la croissance? Comment la famille éclatée, divisée, les couples séparés, la parenté, qui n'ont jamais connu d'intense communication pourraient-ils changer tout-à-coup d'attitude? Alors que tout s'y oppose, des tabous entourant la mort au glacières funéraires, en passant par les hôpitaux stérilisés?

Sans penser qu'un simple changement d'atmosphère pourrait automatiquement transformer les attitudes, on peut facilement imaginer quelques "mesures" qui pourraient facilement améliorer le sort et les conditions des mourants: la situation actuelle est tellement lamentable qu'il n'est pas difficile d'imaginer mieux!

"FUNERARIUM, COOL OU HOT, selon vos désirs..."

"TRAVAIL DE DEUIL FACILITÉ, cautionné plus rapidement grâce à nos groupes de deuil paroissiaux"

"Salles d'accompagnement, SOINS PALLIATIFS À DOMICILE"

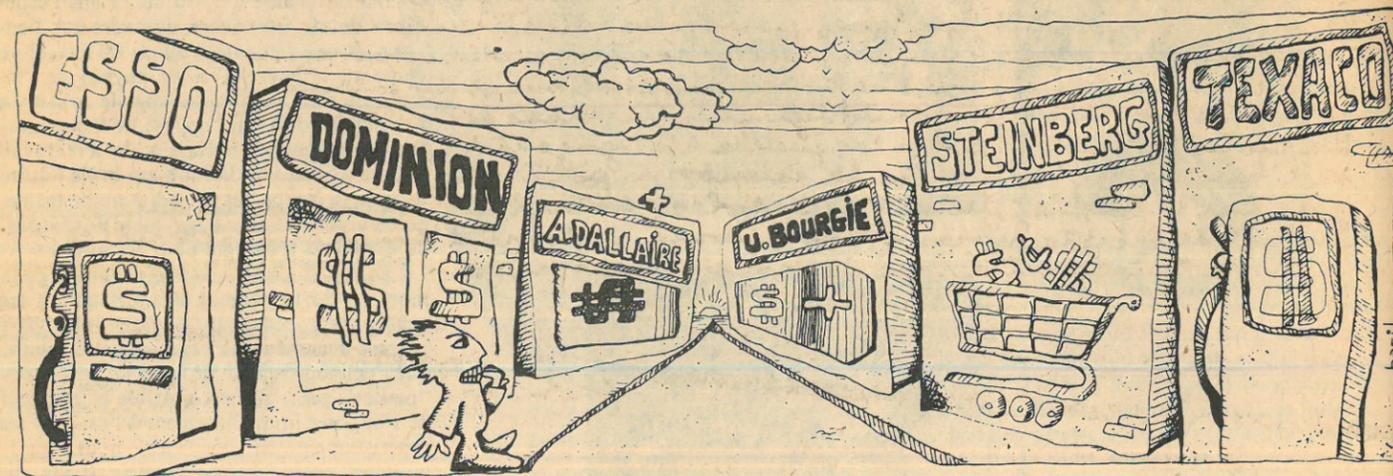
.....

Toutes ces transformations, possibles, restent cependant superficielles et très "terminales", en même temps qu'assez "utopiques". Pourquoi mettrait-on aujourd'hui des argents pour permettre aux "petits gens" de "bien mourir", quand on ne leur a même pas permis de bien vivre?? Car au fond, c'est pas tant la mort, le problème, que la vie qui y mène!

D'un point de vue moins terminal, devrait-on redonner aux "morts" la vie qu'ils ont, la place qu'ils occupent dans les cultures dites primitives?? Faudrait pour ça redonner la parole aux vieux, aux aînés, car dans les cultures primitives, c'est eux qui possédaient la sagesse, les enseignements et la mémoire collective. C'est eux qui faisaient parler les morts, en ce sens qu'ils transmettaient ce que ces derniers leur avaient légué. Aujourd'hui, c'est entre les oreilles des jeunes diplômés et les bobines des ordinateurs que le savoir, la sagesse est inscrite. Et ils transmettent le moins possible de ce savoir! Pourtant, combien plus instructives et intéressantes seraient les leçons d'histoire contemporaine, en même temps que celles de psychologie sociale ou de pédagogie... si le savoir acquis de l'expérience vécue était associé à la connaissance livresque, aujourd'hui l'unique connaissance transmise. Si les "vieux" n'ont pas de place dans notre vie, dans notre société, la mort n'en aura pas non plus, et continuera à nous hanter. De même que la vieillesse! Ce qui fait que 10, 15 ou 20 ans avant de trépasser, nous seront déjà fantômes!

Mais réhabiliter la mort, abattre les tabous l'entourant, ça pourrait pas nous conduire à fournir une chair à canon plus facilement aux fauteurs de guerre actuels? Si les gens ont moins peur de la mort, ne risquent-ils pas de se laisser emporter plus facilement dans ces mouvements fanatiques et fascisant... contre les Arabes, les Salvadoriens... les communistes? La question reste posée. Mais pour ma part je ne crois pas, car le "réapprivoisement" de la mort dont j'ai parlé ne pourrait se faire que par un respect plus grand de la vie

gilles beauchamp



TIRÉ DE "MÊME MORTS Y FAUT S'ORGANISER" (P.O.P.I.R.)

La Parole Aux Poètes

Depuis le début de sa parution, *Offensives* accorde une place prépondérante aux créations originales qui témoignent de près ou de loin des diverses manifestations de la culture populaire et progressiste. Théâtre, Poèmes, Nouvelles, Photographies, Bandes Dessinées, Art Plastique; autant de disciplines artistiques qui cherchent à explorer de nouveaux langages propres à traduire les nouveaux enjeux de ce dernier quart de siècle. Dans ce quatrième numéro, *Offensives* privilégie l'expression poétique. Ce n'est pas un choix délibéré, puisque tous les textes de fiction soumis à notre revue pour sa quatrième édition appartiennent à ce genre littéraire. Cette présence dominante du poème comme tribune artistique n'est pas non plus le fruit du hasard. On dit quelque part que si peu de gens lisent les poèmes, pourtant un grand nombre en écrivent... en cachette... au plus profond de leur intimité. Car le poème est peut-être la forme par excellence du cri intérieur qui sonne silencieusement des intentions visionnaires avant de rebondir au grand jour en projets novateurs. Il ne faudrait pas oublier que l'origine du poème provient de la tradition orale; que la lecture publique des vers a souvent côtoyé la cérémonie religieuse, la chanson populaire et l'événement théâtral. Avant tout, le poème, sous sa forme la plus entachée d'urgence, s'est toujours révélé comme le moyen d'expression idéal des premières révoltes. Aussi, *Offensives* s'intéresse à toutes les formes d'expression de la révolte. Oui. Nous savons qu'actuellement, l'écriture poétique traverse des phases exploratoires difficiles à suivre pour un non initié. Plusieurs fois, entendons-nous: "Moi, la poésie, j'hais ça. On dirait qu'il y a rien à comprendre là-dedans..." Il est vrai que la poésie qui se publie de nos jours semble de plus en plus difficile à comprendre. Pourtant, il n'en demeure pas moins, qu'au cours des siècles, le poète a toujours fait écho aux contestations sociales les plus authentiques. Notre vingtième siècle ne manque pas d'exemples: des futuristes soviétiques, à la Beat Generation en passant par les surréalistes et les expressionnistes jusqu'au nationalisme de la génération de l'Hexagone, la poésie a toujours cherché à s'impliquer dans les mouvements idéologiques de son époque. Pourtant, à quelques exceptions près, les récentes tendances qui se réclament de la modernité semblent vouloir s'écarter délibérément de toute forme d'incursion au cœur du social. Bien sûr, ce dernier jugement est un peu gros, il demanderait d'être étayé. Pourtant, il traduit un malaise réel. Un débat qui reste à faire. Un bon sujet pour un futur numéro d'*Offensives*. En attendant, revenons aux textes que nous avons choisis de publier. Nous avons accepté plusieurs des manuscrits soumis à notre attention, sans parti pris esthétique. Nous voulions ainsi témoigner du pluralisme formel des écritures. Ainsi pouvez-vous lire dans notre atelier de création: une poésie du présent issue directement d'un vécu de tous les jours; des moments lyriques traversés de couleurs surréalistes; des pistes formalistes sur lesquelles s'engagent des points de vue progressistes; de l'humour scartelé entre le calembour politique et le regard bouffon jeté sur le couple. Autant de paraboles. Autant de "manières" de dire. Autant de secrets livrés à notre écoute. Autant d'images disponibles à nous transporter vers de nouvelles traces...

L.D.L.

fictions